

Collection « Universités populaires & C^e »

ROBERT MISRAHI

Préface de MICHEL

ONFRAY

LA
JOIE
D'AMOUR

POUR UNE ÉROTIQUE
DU BONHEUR

autrement

LA JOIE D'AMOUR

Jalousie, lassitude, culpabilité, sentiment de trahison ou de domination... Nombreux sont les obstacles à franchir, les malentendus à lever, les souffrances à dépasser pour accéder à la joie d'amour. Démontrant qu'elle n'est en rien une utopie, Robert Misrahi, spécialiste du bonheur, propose une véritable « philosophie de l'amour ». Il décrit pas à pas, de manière accessible et concrète, comment le penser et le vivre pour atteindre la splendeur promise.

S'appuyant sur sa propre expérience mais aussi sur des exemples tirés de la littérature, Robert Misrahi explique comment surmonter les échecs amoureux et trace la route de la « conversion au bonheur » qui, selon lui, passe par la reconnaissance de l'amour libre et réciproque.

Un ouvrage positif et profondément humain.

Robert Misrahi est philosophe. Spécialiste de Spinoza, il a enseigné la philosophie de l'éthique à l'université Paris 1 pendant trente ans et a consacré l'essentiel de son travail aux questions du bonheur et de la liberté. Il est l'auteur de près d'une trentaine d'ouvrages de philosophie.

« Une invitation à mener une vie philosophique. » (Michel Onfray)

LA JOIE D'AMOUR

Collection **Universités populaires & C^{ie}**

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Éditions Autrement, Paris, 2014.
www.autrement.com

LA JOIE D'AMOUR

Pour une érotique du bonheur

Robert Misrahi

Préface de Michel Onfray

Collection **Universités populaires & C^{ie}**

Sous la direction de Michel Onfray

Éditions **Autrement**

Préface

La volonté de jouissance

Performance à saluer, Robert Misrahi a traversé le xx^e siècle indemne de toutes ses errances philosophiques : marxisme, léninisme, heideggerianisme, freudisme, lacanisme, structuralisme, maoïsme, trotskysme. Il n'a donc pas eu besoin de donner plus tard dans l'anticommunisme des anciens compagnons de route de l'Union soviétique ou dans le retour au religieux monothéiste des Nouveaux Philosophes pour expier une faute ontologique de jeunesse jamais commise ! Pareille pensée fait du bien dans l'univers frelaté de l'historiographie dominante qui prend des vessies philosophantes pour des lanternes philosophiques.

Cet homme a été l'élève de Bachelard et de Jankélévitch, il a connu Sartre et Beauvoir, côtoyé Camus et Merleau-Ponty, il a enseigné à la Sorbonne, écrit une quantité de livres de philosophie, beaucoup publié sur Spinoza dont il est, me semble-t-il, le meilleur exégète (car il rend clair dans ses livres ce qui se présente de façon compliquée dans l'œuvre du penseur hollandais), il a épousé une psychanalyste lacanienne, bien qu'il

affirme avec passion l'existence de la liberté, de la conscience, de la volonté libre et qu'il ne souscrive à aucun des déterminismes qui a fait le malheur du siècle dernier (l'économie ou l'inconscient). Robert Misrahi a dit ce qu'était la philosophie de la joie spinoziste, mais il a également tâché d'incarner cette sagesse dans son existence.

Un premier volume autobiographique, *La Nacre et le Rocher*, a permis à ses lecteurs : de suivre son trajet de jeune juif refusant de paraître juif aux yeux de qui il ne souhaitait pas apparaître comme tel ; de voir comment il s'est choisi juif et ne s'est pas laissé imposer cette identité par une quelconque extériorité ; de saisir sa construction de lui-même entre un père tailleur qui croit à la liberté créée par le savoir et une mère qui perd la raison et vit une partie de sa vie recluse, loin du monde ; de comprendre que nous sommes ce que nous faisons de ce que les autres ont voulu faire de nous, formule sartrienne ; d'assister à ses relations avec Sartre et Beauvoir à qui il a donné l'inspiration pour tel ou tel livre des deux comparses ; de voir les volte-face de Sartre sur la question juive (de la négation de l'être juif dans l'après-guerre à l'affirmation de la vérité révolutionnaire du messianisme juif de ses dernières années, en passant par la défense des terroristes palestiniens de Septembre noir...) ; d'assister à son trajet sioniste qui le conduit à poser une bombe à Londres dans ses jeunes années, à sa

défense contemporaine de la politique d'Israël – et bien d'autres sujets...

Mais il manquait à ce livre autobiographique des considérations sur l'amour, la sexualité, les femmes – dont je sais, grâce à ses confidences, l'importance que ce monde a tenu dans sa vie. Robert Misrahi est né le 3 janvier 1926. Il a donc été marié ; il est veuf aujourd'hui. Il a dit qu'il avait songé au suicide après la disparition de son épouse. Mais la vie a repris le dessus, il reste fidèle à « la puissance d'exister » spinoziste.

Je l'ai donc sollicité pour une apostille *érotique* à son autobiographie. La voici. Dans ce livre, on retrouve les fondamentaux de sa philosophie : l'homme est d'abord liberté ; il est créature de Désir ; il vise le Bonheur et la Joie – ce qui nomme le Préférable ; l'eudémonisme est la vérité de la sagesse philosophique ; la philosophie n'est pas pure théorie, mais invitation à mener une vie philosophique ; la joie de Spinoza est un objectif intempestif, inactuel, donc d'actualité pour toujours ; la conversion est le moment où la vie triviale et banale devient, par un effet du vouloir libre et conscient, volontaire et choisie, vie philosophique. Le tout de cette philosophie se trouve appliqué au domaine de l'érotique.

Certes, l'érotique doit se distinguer de ce que le marché, le consumérisme et le capitalisme en ont fait : une marchandise détestable, un spectacle obscène, un signe nihiliste de nos temps sans

éthique et sans morale. L'érotique est art de l'amour en tant qu'il concerne le corps concret, corps de chair, de désir, d'émotions, de plaisirs, de frissons, de caresses.

Robert Misrahi prend soin de dire tout le dégoût que lui inspire la sexualité qui serait sa propre fin : les nuits de pure dépense sexuelle, les partouzes sans âme, l'échangisme consumériste, l'accumulation de conquêtes pour établir une liste à la Don Juan, le triolisme. Il explique pourquoi la sexualité d'ogre de Victor Hugo ne constitue pas un modèle ; pour quelles raisons le couple Sartre et Beauvoir fut loin d'être aussi merveilleux que la légende a bien voulu dire – et veut bien le dire encore parfois ; au nom de quoi la polygamie institutionnelle n'est pas une bonne chose ; en vertu de quels attendus la transgression que Sade et Bataille appellent de leurs souhaits n'est pas une solution. Autrement dit : pourquoi le libertinage ne constitue pas une réponse adéquate au problème de l'éros postchrétien.

Il effectue une analyse nietzschéenne et... sartrienne de notre rapport libidinal au monde : *nietzschéenne*, parce qu'il fustige le christianisme d'avoir créé ce corps malade, névrosé, pathologique, jaloux, envieux, possesseur, propriétaire, exclusif, d'avoir sali la sexualité, l'érotisme, les femmes, d'avoir décrété détestables les désirs, les plaisirs, les passions, la chair, d'avoir inventé le mariage, la fidélité, la monogamie, la chasteté à défaut d'abs-

tinence totale, d'avoir intimement lié Éros à Thanatos ; *sartrienne*, parce qu'il affirme que ce qui est ne l'est que parce que nous le voulons comme tel.

Autrement dit : si nous sommes jaloux, c'est parce que nous le voulons bien. Il n'y a que travail de la volonté masochiste lorsque nous ressentons cette passion triste à l'endroit du tiers qui exerce sa liberté sexuelle. Pourquoi souffrir du plaisir de celui ou de celle qu'on aime s'il ne passe pas par nous ? La jouissance que l'autre a sans nous ne nous enlève rien. C'est parce que nous nous imaginons ce que l'autre fait dans le détail, en insistant sur les détails anatomiques, en se comparant avec un ou une rivale son plaisir que l'on présente à la conscience. En imaginant ce que l'autre fait, on lâche les chiens masochistes contre soi : il suffit de ne pas vouloir activer son imagination dans le registre des passions tristes pour qu'il n'y ait pas de passions tristes. La jalousie n'existe que parce que la conscience n'a pas travaillé contre elle et l'a voulue telle en laissant les pleins pouvoirs à l'imagination : « C'est par sa seule imagination que le sujet souffre et se fait souffrir », écrit notre vieux sage qui fait fonctionner la même méthode pour expliquer que nous n'avons pas de bonnes raisons de parler de trahison en matière d'amour. Robert Misrahi sait que le temps attaque sévèrement l'amour, qu'il le détruit, l'entame, l'abîme ; que l'habitude tue l'amour ; que le vieillissement

modifie la donne en matière d'intersubjectivité sexuée ; que la monogamie, la fidélité, la cohabitation augmentent l'entropie ; que la lassitude s'installe obligatoirement au bout d'un certain temps et qu'il faut, pour la conjurer ou la congédier, de l'imagination, un talent pour l'invention de nouvelles possibilités érotiques.

Que faire ? Robert Misrahi propose de construire *un amour philosophique* : autrement dit, de prendre conscience de notre nature de sujets libres, doués de conscience, disposant d'un formidable pouvoir avec la volonté. Il propose une volonté de jouissance. L'eudémonisme est la loi de la vie. Il faut vouloir la joie – elle ne vient pas si on ne la veut pas. Cette volonté suppose *la conversion*. Chacun doit savoir qui il est, à savoir : un sujet libre, un sujet de désir, un sujet qui veut le plaisir, un sujet en relation avec un autre sujet pareillement structuré d'un point de vue ontologique.

Cette conversion suppose *la réversibilité* : ce que je veux pour moi, l'autre le veut pour lui et chacun a raison de vouloir réaliser son bonheur. Je dois vouloir ce que l'autre veut comme moi je le veux. Il faut donc une *double conversion* : la conversion d'un seul suppose un être qui veut jouir et un autre qui ne le veut pas. Dans le cas d'une dissymétrie, il y a sentiment de propriété, jalousie, crises, reproches, scènes. Cette configuration oblige à « une éthique du secret », autrement dit à « l'amour discret ». On ne peut infliger à celui qui

n'a pas effectué sa conversion une liberté qui agirait sur lui comme un alcool trop fort.

S'il y a double conversion, alors le couple peut envisager « l'amour multiple », autrement dit, non pas des sexualités de passage, un libertinage consumériste, une collection libidinale, mais une possibilité de vivre plusieurs amours en toute liberté, dans la paix.

Robert Misrahi ne dit pas ce qu'il en fut dans la réalité, dans le concret de sa vie. On voit bien ici ou là qu'il propose un plaidoyer *pro domo*, qu'assez probablement il a connu l'impasse d'une conversion solitaire, pratiqué la double conversion en dehors de son couple, qu'il y a trouvé son équilibre qu'il nomme « l'amour tout autre ».

Parfois, l'auteur tire un peu le rideau de son alcôve : on voit qu'il aime les caresses, qu'il en effectue une phénoménologie qui témoigne, que sa sexualité n'a rien à voir avec celle de Sade ou de Bataille, de Sartre et de Beauvoir, mais plus de Fourier. Il nous dit en effet quel rôle peuvent jouer, outre les caresses, les confitures, les dégustations de thés, l'écoute partagée de musique, la « présentation humoristique de diverses tenues vestimentaires somptueuses ».

On remet alors le rideau en place pour laisser le penseur spinoziste à son alcôve et l'on n'oubliera pas que sa famille vient du Bosphore et que Robert Misrahi écrit plus dans l'esprit des *Mille et Une Nuits* que des *120 Journées de Sodome*. Une leçon

pour qui, comme moi, pense que pour en finir avec le christianisme en matière de sexualité, il faut abolir Sade et donner les pleins pouvoirs au *Nouveau Monde amoureux* de Charles Fourier – qui aurait aimé ce livre de Robert Misrahi...

Michel Onfray

À Soledad

Introduction

Autobiographie et signification de l'érotique

Dans mon dernier ouvrage, je m'efforçais de livrer un récit de ma vie qui réponde à un double objectif : d'une part, rendre compte de ma vie comme action de ma pensée et de mes actes sur mon être, et, d'autre part, éclairer l'émergence et le contenu de mes livres dans leur ancrage biographique et dans leur efficacité existentielle. Cette analyse globale n'avait pas de but narcissique ou moral, elle n'avait qu'un but de transmission et, comme on dit aujourd'hui, de partage. Je soulignais constamment le fait que cet itinéraire de ma vie, qui était en même temps un itinéraire de ma liberté, avait une portée universelle : je disais que chacun peut construire sa vie comme j'ai moi-même construit la mienne.

En jetant aujourd'hui un regard rétrospectif sur cette autobiographie, c'est-à-dire sur ma vie telle que je l'ai librement reconstruite dans sa véracité, je vois bien que je dois procéder maintenant à une sorte d'explication supplémentaire. Non pas seulement à un approfondissement de mes analyses, mais à l'explicitation de l'un des enjeux majeurs

de mon existence. Cette mise en pleine lumière et ce creusement d'une signification particulière sont offerts et proposés au lecteur pour qu'il me connaisse mieux comme auteur, mais aussi pour qu'il tire de l'expérience et de la pensée proposées un profit supplémentaire. C'est là, en tout cas, mon espoir.

Il apparaît alors, dans ce regard rétrospectif et réfléchi, que l'un des enjeux fondamentaux de ma pensée et de ma vie fut le lien indissociable que j'établissais (et que j'établis encore) entre ma recherche du bonheur et la place de l'amour dans ma conception de ce bonheur.

Je n'affirme pas simplement une évidence qui frôlerait le truisme et qui dirait qu'il n'y a pas de bonheur sans amour. Chacun sait que la solitude peut être la matrice du malheur. Je dis, plus précisément, qu'il y a un lien intrinsèque entre ma conception du bonheur et ma conception de l'amour. C'est ce lien qu'il m'appartient aujourd'hui de mieux expliciter et de mieux comprendre. Certes, j'ai déjà évoqué ailleurs le fait qu'à mes yeux seul un amour « tout autre » pouvait entrer comme élément dans la construction du bonheur, et que seuls des sujets réfléchis (« convertis ») pouvaient accéder à la vraie joie d'amour, en même temps qu'à la joie de l'autonomie et de la jouissance esthétique du monde. Mais cette évocation (dans *Les Actes de la joie*) restait volon-

tairement générale, tandis que, dans mon autobiographie, elle se voulait simplement allusive.

Mais si, dans un nouveau regard rétrospectif sur moi-même, mon expérience et ma pensée de l'amour s'avèrent comme l'un des enjeux fondamentaux de ma conception du bonheur, c'est-à-dire de l'accomplissement, il devient impératif d'élucider encore plus les implications de cette expérience et de cette pensée. Je pourrai ainsi proposer une doctrine plus concrète et plus explicite de l'amour en tant qu'il est l'une des composantes du bonheur même.

On peut aller plus loin. Si l'on croit pouvoir opposer à mon « optimisme » un regard sur la dure réalité, c'est qu'on ignore et le rôle de la conversion dans ma démarche, et le rôle de l'amour tel que je le conçois et le vis.

Après avoir longuement évoqué cette dure réalité des souffrances amoureuses, je me propose de décrire de plus près, dans sa dimension sociale et existentielle, comment l'amour doit se présenter si l'on veut qu'il soit à la fois le porteur privilégié de la joie et la clé même de cette suprême valeur immanente que j'appelle le Préférable. Deux faits seront à souligner et à comprendre. Deux faits rencontrés dans l'autobiographie mais non examinés pour eux-mêmes. Le premier fait est le lien étroit de la pensée réfléchie à l'amour véritable, et le

second est la présence simultanée de plusieurs êtres aimés dans l'existence et le Désir du sujet.

Je suis donc incité, par la logique même de mes recherches, de ma vie, et de mes rencontres, à entreprendre ici une étude un peu approfondie de l'amour, tel qu'on pourrait le concevoir en un XXI^e siècle non religieux, si l'on désirait accéder au sens, c'est-à-dire à la plénitude dynamique et à l'intensité de la vie.

J'appellerai « érotique » (comme on dit une « éthique » ou une « herméneutique ») cette philosophie de l'amour que je propose aujourd'hui.

Il ne s'agira pas de l'érotisme, au sens où on l'entend couramment, c'est-à-dire comme techniques de l'incitation au plaisir sexuel. Je n'évoquerai donc pas, par exemple, la littérature de Georges Bataille, ni les romans libertins du XVIII^e siècle. Ces œuvres, on le sait, tournent autour de la « transgression ». Mais elles impliquent par là une morale établie, une morale pudibonde qui considère comme une faute grave le fait de caresser le corps d'une femme en le disant, et comme une faute impardonnable le fait de « désirer » (comme on dit) une autre femme que son épouse ou bien celui de s'unir charnellement selon d'autres modalités que les modalités habituelles. En fait, cette littérature dite érotique repose tout entière sur l'idée de provocation et oublie de considérer la pauvreté de cette provocation. En

Achevé d'imprimer en novembre 2013 chez Grafica Veneta, Italie,
pour le compte des Éditions Autrement,
77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris.
Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.
N° d'édition : L.69EHAN000971N001. ISBN : 978-2-7467-3849-2.
ISSN : 2262-600X
Dépôt légal : janvier 2014.